



Bien sûr, il y aura toujours un avant et un après Emmanuelle dans ma vie.

Cependant, avant de mettre en scène ce fameux film, j'avais déjà accompli un certain nombre de choses. Ainsi, après avoir fait les arts décoratifs, je suis entré comme stagiaire à Paris-Match puis suis devenu directeur artistique de la publicité

de ce même journal. Vint alors le temps de la guerre d'Algérie, j'ai passé trois ans là-bas. De retour à Paris, j'ai lancé deux journaux Dis-moi et Mademoiselle âgée tendre avec Daniel Filipacchi.

Puis je suis devenu photographe, notamment pour le magazine Vogue. Après cela, j'ai commencé à réaliser des films publicitaires. Parallèlement à tout cela, je n'ai jamais cessé de sculpter, ma grande passion. Ma première exposition eut lieu en 1968. En 1973, je tournais donc des films publicitaires depuis quelques années déjà.

C'est ainsi que je connus le producteur Yves Rousset-Rouard. Ce dernier vint un jour me voir et me fit lire « Emmanuelle », le livre d'Emmanuelle Arsan dont il avait acquis les droits. Dans la foulée, il me dit : « Et si on le faisait ensemble ? » Ma première réaction fut de penser que je n'en étais pas capable. J'étais persuadé de manquer d'expérience. J'avais certes réalisé de nombreux films publicitaires, travaillé sur la série Dim Dam Dom et pris d'innombrables clichés mais de là à me jeter dans le grand bain d'un long-métrage,

c'était tout de même un autre monde !

Finalement, je me suis laissé embarquer

dans l'aventure. Une aventure dont

personne n'aurait imaginé l'ampleur

gigantesque qu'elle prendrait...

Pour rappel, l'époque était certes à la

libération des mœurs mais le film érotique

cherchait encore sa place entre une

production de plus en plus « hard » et un

cinéma traditionnel qui jouait avec la

séduction. Le casting d'Emmanuelle réunit

notamment Sylvia Krystel et Alain Cuny.

Ce dernier est alors un acteur de renom

qui connut son heure de gloire avec « Les visiteurs du soir » de Marcel Carné. Quant à la première nommée, c'était une inconnue puisqu'il s'agissait d'un modèle hollandais dont c'était le second film.

Après plusieurs semaines de tournage et de montage, le film sortit le 1er juin 1974 dans un parfum de scandale et de tensions. A Paris, il fut d'abord distribué dans trois salles.

Très rapidement, Emmanuelle provoqua un vaste débat en France sur la censure des œuvres érotiques. Le film aurait dû -selon

la première commission de censure d'avril
1974- subir de nombreuses coupes. Ce qui
ne fut pas le cas, bien au contraire,
puisque nous l'avons même rallongé pour
qu'il fasse une heure et demie. Et puis la
mort cette année-là du président
Pompidou changea la donne. Un nouveau
secrétaire d'État à la Culture, Michel Guy,
fut nommé en remplacement de Maurice
Druon. Alors que ce dernier était pour la
répression allant jusqu'à l'interdiction, le
nouveau ministre se montrera quant à lui
plus modéré et affirmera :

« Tous les films doivent pouvoir sortir sans distinction. Je ne me reconnais pas le droit d'interdire à des spectateurs adultes la possibilité de voir les films qu'ils désirent. En 1975, les gens choisissent ce qu'ils veulent voir et je dois les laisser libres. » Suivant la promesse du candidat Giscard d'Estaing d'abolir la censure, Michel Guy décide alors de ne plus systématiquement suivre la commission permettant ainsi à Emmanuelle » de sortir en salles. Finalement, il sera simplement interdit aux moins de seize

ans.

Après une première journée à 15 000 spectateurs sur Paris et périphérie, le film réalisera la deuxième meilleure semaine de l'année avec 126 000 entrées. Au bout de huit semaines, le score s'élèvera à plus de 750 000 spectateurs rien que sur Paris et périphérie.

A partir de fin 1975, la loi instituant le classement X va relancer le succès de la production des films érotiques de luxe. En effet, privée de l'accès aux films X marqués du sceau de l'infamie, une partie

du public se retourne vers le film de charme. C'est ainsi qu' « Emmanuelle » va devenir le symbole du cinéma érotique visible par tout le monde. Et quand je dis tout le monde, je pense aussi aux femmes, ce qui constituait une vraie révolution des mœurs à l'époque.

Au fil des mois et malgré de nombreux scandales, « Emmanuelle » devient un véritable phénomène qui emporte tout sur son passage. Et l'objet d'un culte dans le monde entier. Aux États-Unis par exemple, Emmanuelle fut d'abord classé X

puis ressortit dans une version expurgée la même année. En 1978, le film devint le plus gros succès d'un film francophone sur le sol américain. Même chose pour le Japon où Emmanuelle engrangea plus de 16 millions de dollars de recette.... Et ce malgré la pudibonderie légendaire de nos amis nippons !

En France, le succès se transforma en triomphe historique. Au bout de quatre ans, le film atteint 2,5 millions d'entrées rien qu'à Paris et plus de 7 millions sur l'ensemble du territoire.

Autre score pour le moins éloquent :

Emmanuelle fut projeté pendant treize ans

sur les Champs-Élysées, à l'UGC Triomphe !

Mettez ce chiffre en perspective avec la

durée de vie moyenne d'un film aujourd'hui

et vous aurez une idée de la mesure du

phénomène....

Les cars de Japonais s'y succédaient -le

film faisant partie des programmes des

tours operator- et les petits Français y

accouraient dès qu'ils avaient atteint leur

majorité !

Emmanuelle fut retiré des salles en 1985

après que 14 millions de spectateurs l'aient
vu en France dont 5,7 millions rien qu'à
Paris.

Des suites furent tournées -toujours avec
Sylvia Kristel- et d'autres films
essayèrent également de surfer sur la
vague. Mais aucune de ces œuvres ne
connut un tel retentissement.

Depuis la carrière d' « Emmanuelle » se
poursuit à la télévision qui le diffuse très
régulièrement en seconde partie de soirée.

Trente quatre ans ont passé depuis la
sortie d' « Emmanuelle ». Et pas une

semaine ne se passe sans qu'on m'en
reparle. Comme je le dis souvent, quoique
je fasse ou dise, je resterai à jamais «
Monsieur Emmanuelle ». Oui c'est cela, je
mourrai « Monsieur Emmanuelle ».
C'est ainsi et je ne pourrai rien y faire.
Cela dit, je voudrais tout de même
exprimer un certain nombre de choses par
rapport à cette incroyable aventure.
Tout d'abord remettre les choses à leur
place : en tant que metteur en scène, je ne
fus qu'un des maillons de la chaîne.
J'estime que le triomphe du film ne me

revient pas. Si on doit l'attribuer à
quelqu'un, c'est à son auteur et à elle seule,
Emmanuelle Arsan.

Ce n'est pas de l'immodestie de ma part,
j'aime simplement qu'on replace bien les
choses dans leur contexte.

Il faut aussi bien comprendre que nous
avons été totalement submergés par
l'ampleur du phénomène. Jamais nous
n'aurions pu imaginer cela, jamais. Cette
vague, ce tsunami sociétal, nous l'avons
subi. A titre personnel, je ne revendique
aucune fierté particulière par rapport à

Emmanuelle. Il serait malhonnête et déplacé de m'attribuer a posteriori des mérites que je n'ai pas.

Autre point : le phénomène Emmanuelle m'a également apporté beaucoup d'ennuis. On pourrait même parler d'une descente aux enfers.

Ainsi, les deux années qui suivirent, plus personne ne voulait travailler avec moi, que ce soit dans la sculpture, la photographie ou les films publicitaires. Je peux aussi ajouter qu'à cette époque-là, même ma famille me tourna le dos. J'étais devenu

persona non grata, je portais sur le front
l'étiquette du « pornographe », je
dégageais, semble-t-il, des parfums
nauséabonds qui me rendaient
infréquentable... Ceci fut surtout vrai pour
la France, un pays où, bien plus qu'ailleurs,
on a tôt fait de vous étiqueter, de vous
enfermer dans des cases. Un système que
j'ai beaucoup payé, moi le touche à tout.
A l'époque des faits donc, beaucoup me
tournèrent le dos et refusèrent de
travailler avec moi. On pourrait penser que
j'ai surfé sur la vague, que je m'en suis mis

plein les poches et autres choses
inhérentes à pareil succès : il n'en fut rien.
Et ce, notamment parce que je n'ai jamais
été un homme d'argent (ce qui explique
pourquoi j'ai refusé de tourner les suites
d' « Emmanuelle »). Mais un homme
d'art(s), ce qui n'a rien à voir.
L'art justement. Après Emmanuelle, j'ai
tourné d'autres films : Histoire d'O,
Madame Claude (un film érotico-policier),
Le dernier amant romantique.... Mon ultime
film est sorti en 1984, il s'appelait
Gwendoline.

Comme je l'évoquais plus haut, je n'ai aucune fierté particulière à tirer d' « Emmanuelle » dont je ne suis pas l'auteur. En revanche, je fus et reste assez fier du Dernier amant romantique (Plus grand succès français au Canada à l'époque) et de Gwendoline.

Bien sûr, ces films-là ne connurent pas le même triomphe qu' « Emmanuelle », mais au moins c'était mes « bébés » à moi, ce qui change tout. Ce sont ces films qui me redonnèrent l'envie de me battre et l'énergie que j'avais fini par perdre.

J'ai donc arrêté le cinéma en 1984. J'en avais assez de cette vie-là qui m'envoyait loin de chez moi 200 jours par an. J'étais usé, j'avais envie de me poser pour me marier et fonder une famille. Ce que je fis. J'ai malgré tout continué à tourner des films publicitaires, glanant au passage de nombreuses récompenses internationales. Enfin, je souhaiterais conclure ainsi :
Je ne suis pas un homme du passé. Je vis dans le présent et pour le futur.
Voilà pourquoi je n'ai jamais revu Emmanuelle. Tout cela est bien trop loin,

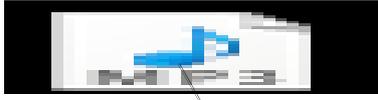
ça fait certes partie de ma vie mais ce n'est plus ma vie depuis longtemps. Et puis j'estime que ce n'est pas un bon film. L'image est belle, certes, mais pour le reste... Pour le reste il y aurait beaucoup à améliorer.

Après avoir été un phénomène de société, «Emmanuelle » est aujourd'hui devenu un véritable objet de culte. Cela me fait sourire, moi qui ne fait toujours pas partie de la pseudo « grande famille du cinéma »... Je ne parlerais pas de « vengeance », c'est un terme bien trop fort et négatif. Je

dirais plutôt que c'est comme une petite
consolation à tout ce que j'ai vécu et
parfois subi.

Après toutes ces années pour le moins
mouvementées, je suis revenu à mes
premières amours, la sculpture. Avec ma
femme, elle-même sculptrice, nous avons
ouvert notre première galerie en 1998.

Aujourd'hui, nous exposons des sculptures
et des photographies.





En 1973 pendant treize ans un film tiendra
l'affiche Emmanuelle.



Sur les Champs Elysées mes amis les
verront une dizaine de fois. Jean Claude

un ami à moi fantasme sur le film et Sylvia
Kristel. Plus qu'un phénomène de société il
correspond à une véritable libération
sexuelle, aucun livre n'avait été fait sur le
sujet, quel incongruité.

Alors voilà ce qui fut un très grand
moment des trente glorieuses et encore
aujourd'hui un beau moment de nostalgie
va renaître sous vos yeux...

Ne l'appellez plus

Emmanuelle

Elle fut un fantasma planétaire, une icône
de la révolution sexuelle. Rescapée du
chaos où la célébrité l'avait précipitée,
l'ex-actrice vit aujourd'hui à Amsterdam.
Et raconte le combat d'une femme à qui la
vie avait tout donné... avant de tout
reprendre.

Il était une fois une jeune Hollandaise aux
cheveux coupés courts et au regard
transparent dont Just Jaeckin, qui la
déshabilla sur les écrans du monde entier,
dit aujourd'hui qu'elle semblait comme
«éclairée de l'intérieur». Pendant plus de

dix ans, sur les Champs-Élysées, cette
beauté candide et, pour l'époque,
terriblement provocante toisera le chaland
à l'affiche du bien nommé cinéma le
Triomphe. Alanguie sur son trône en osier,
Sylvia Kristel, vêtue d'un collier de perles,
d'une paire de bottines et de sa peau de
lait, régnait alors sur le box-office et sur
le désir des hommes. C'est ainsi qu'à la
mi-temps des années 1970, de Reykjavik à
Buenos Aires, Emmanuelle (ou les
galipettes initiatives d'une madone
androgynes sur fond d'exotisme Roche

Bobois) émoustille près de 100 millions de spectateurs et devient le film le plus vu dans les salles, derrière Autant en emporte le vent. Dans la sémillante URSS du camarade Brejnev, un père de famille est condamné à trois ans de goulag pour avoir rapporté de voyage une copie de l'oeuvre impie. Fille d'un couple d'hôteliers qui ne s'aimaient plus mais qui buvaient sec, élevée chez les soeurs, Sylvia Kristel se retrouve bombardée icône de la révolution sexuelle et coiffe bravement sa couronne d'épines. Elle a une

Cadillac blanche, un chauffeur-garde du corps, une secrétaire à plein temps. Elle a tout ce qu'on peut rêver d'avoir à 20 ans. Seulement voilà, comme avait coutume de le dire Marilyn Monroe: «Il y a toujours deux côtés dans une histoire.»

Aujourd'hui, l'interprète d'Emmanuelle a 53 ans. Elle vit seule à Amsterdam, dans un modeste deux-pièces, sous le toit d'une bâtisse en brique posée à l'angle d'un canal et d'une avenue au nom imprononçable. Elle peint. Des toiles couvertes de fleurs ou alors des visages

de femmes aux yeux délavés, comme s'ils
en avaient trop vu. Son autoportrait,
Sylvia Kristel le trace aussi au fil d'un
livre confession publié ces jours-ci, Nue
(le Cherche Midi), où elle raconte sans
maquillage sa descente aux abysses et le
chaos dans lequel sa célébrité parfumée
de scandale l'a précipitée. Ruinée plusieurs
fois, morte puis ressuscitée, revenue du
cinéma, des hommes, de l'alcool et de la
coke, du cancer aussi - un coriace, à
récidives - c'est peu de dire de la frêle
héroïne qu'elle a livré toutes les guerres.

«On m'a prise pour quelqu'un d'autre, mais ça ne sert à rien de pleurer, dit-elle de sa voix d'enfant. Tout ce que j'ai fait, comme tant de jeunes filles, c'était uniquement pour qu'un jour, enfin, mon père me regarde.»

Dans la salle, Just Jaeckin ne voit qu'elle Sylvia Kristel a grandi dans l'hôtel de ses parents, à deux pas de la gare d'Utrecht, sous la férule d'un veilleur de nuit libidineux, loin des yeux d'un père volage.

«Je n'ai jamais eu de chambre de petite fille, précise-t-elle. Je déménageais au gré

des arrivées des voyageurs. Parfois, je finissais mes nuits sous les combles.» Elle se destine au métier de secrétaire. Sa mère la pousse à présenter le concours Miss TV Europe. Dans la salle, Just Jaeckin, qui cherche son Emmanuelle, ne voit qu'elle. Sylvia Kristel laisse tomber sa machine à écrire. Finalement, comme boulot, elle fera star planétaire.

Mais il existe une sorte de malédiction à incarner les déesses de l'amour sur grand écran. A l'inverse d'une Bardot barricadée

dans ses rancœurs, Sylvia Kristel n'en veut pas à la terre entière. Elle n'en veut qu'à elle-même. Elle s'est toujours défiée des éditeurs qui la poursuivaient pour qu'elle écrive le livre à sensation où «Emmanuelle raconterait avec qui elle a baisé». Il y a bien un peu de name dropping dans celui qu'elle a fini par signer - on y croise Vadim, Delon ou Depardieu - mais cela n'a pas grande importance. Ce n'est rien de coucher des noms sur le papier. Enfin, c'est beaucoup moins ennuyeux que de coucher tout court, juste parce que

l'on s' imagine qu' en disant oui, encore et
toujours oui, on parviendra à se faire
accepter par la noble famille du 7e art, sa
pompe, ses ors, ses parrains et ses
michetons. Longtemps, l'actrice s'est
laissée aller aux liaisons de tournages, aux
romances en trompe l'oeil et à l'humiliante
griserie de n'être, dans les bras des
hommes, qu'un trophée qu'on brandit.
«J'étais devenue un must fuck»,
précise-t-elle, le rose aux joues, dans ce
troquet désert tenu par un ancien boxeur
où elle donne ses rendez-vous et regarde,

au loin, glisser les péniches.

«La vie de Sylvia a explosé du jour où elle est entrée dans les fantasmes des gens», résume Just Jaeckin. On ne compte plus les gouvernements qu'elle aurait pu mettre à genoux. Le «roi» des Seychelles lui propose de quitter son île pour devenir son attaché de presse. Le président du Brésil veut lui offrir les clefs de la ville de São Paulo. Tous les émirs du Golfe ne rêvent que de l'épouser. Il y a aussi Giscard qu'une rumeur tenace lui prête comme amant. «C'est faux. D'ailleurs, j'ai

toujours trouvé Mitterrand beaucoup plus sexy», rectifie-t-elle dans un sourire. Ce qui est vrai, c'est qu'Emmanuelle a beaucoup fait pour la promotion des compagnies aériennes, et plus particulièrement de la ligne Paris-Bangkok. Dès le début du film, l'héroïne s'envoie en l'air dans les toilettes d'un Boeing en partance pour la Thaïlande. Son mari, resté au sol, se montre philosophe: «La jalousie est un sentiment périmé», lâche-t-il d'une voix, elle aussi, dûment pénétrée. Durant une heure et demie,

Alain Cuny, héros du théâtre de Claudel
déguisé en vieux maître à penser
érotomane, assène des pensées massues
qui frappent avec une distanciation
implacable. «Il faut abolir la peur: la peur
de s'interroger, la peur d'être heureux!»
tonne-t-il avec des échos de contrebasse.
Emmanuelle est tirée du livre éponyme et
vaguement autobiographique publié en
1959 par Emmanuelle Arsan. La romancière
eurasienne est une miniature brune à la
peau mate. Sylvia Kristel est une grande
blonde translucide. «Quand je l'ai vue, j'ai

tout de suite su que c'était elle», résume le producteur Yves Rousset-Rouard, qui s'est reconverti dans une carrière de député et la viticulture au pied du Luberon.

Sylvia Kristel, elle, ne se reconvertit pas. Elle a touché un pauvre cachet de 18 000 francs pour le premier épisode d'Emmanuelle, mais se rattrape sur les suivants, Emmanuelle 2 et *Goodbye Emmanuelle*. *Goodbye Sylvia*, oui. A Cannes, alors qu'elle grimpe les marches du Palais des festivals, des cris de femmes

transpercent le vacarme des photographes
pour la traiter de garce. Elle noie ses
peurs dans le champagne - elle a commencé
par une coupe pour se donner du courage
avant de tourner les scènes déshabillées,
puis elle est passée au jéroboam.

«J'avais un foie de docker, le nez troué
par la drogue»

Elle dépense des fortunes en cocaïne,
jusqu'à ce que sa cloison nasale s'effrite,
comme sous l'emprise de la lèpre. «J'avais
un foie de docker, le nez troué par la
drogue: les médecins me prenaient pour un

animal de foire», souffle-t-elle,
aujourd'hui sevrée, guérie. Avec le
romancier belge Hugo Claus, de vingt ans
son aîné, elle a eu un fils, Arthur, qui tient
un coffee shop à Utrecht, après avoir été
élevé par sa grand-mère, loin de sa maman
et des plateaux de cinéma. Arthur n'a
jamais eu de petit frère. A 30 ans, Sylvia
Kristel, l'emblème universel de la féminité,
s'est fait ligaturer les trompes. «J'étais à
la dérive, explique-t-elle. Je me suis fait
stériliser, comme une mère de famille
nombreuse ou une prostituée.» Et pendant

ce temps-là, son double posait toujours à
poil dans son fauteuil en rotin sur les
Champs-Élysées.

Il ne faut pas mésestimer l'apport culturel
d'Emmanuelle dans la société du
baby-boom, de Guy Lux et des moquettes
orange. Le film invente un genre - le porno
soft - et révolutionne l'esthétique
bourgeoise à grand renfort de
moustiquaires, de sièges en osier et de
paravents en bambou. Sylvia Kristel, elle,
collectionne les panouilles, Emmanuelle 10,
Emmanuelle 12, Emmanuelle 20... On

exagère à peine. Pour le reste, sa vie est un tsunami permanent. Son deuxième mari, un escroc international, la pousse vers la banqueroute. Un troisième ne fait que passer. Elle vitote de sa peinture et de quelques émissions «pour les Allemands ou pour les Japonais». Une grande passion la fait renaître. Freddy De Vree est un poète flamand. Elle est sa muse. Il y a deux ans, il s'est éteint dans ses bras. Et elle n'a pas encore payé la note. Enfant de la clope et du pétard, Sylvia Kristel vient d'être opérée d'une tumeur au poumon qui suivait

un cancer de la gorge. On l'a prise pour un sex-symbol. C'était un petit soldat.

Il était une fois une femme aux cheveux coupés courts et au regard transparent à qui la vie a tout donné puis tout repris. Ce soir-là, en quittant le café près du canal, Sylvia Kristel a eu envie de manger des pâtes dans une gargote italienne, à deux pas de sa tanière sous les toits. Il restait quelques tables, mais le patron a aboyé que tout était réservé, qu'il fallait aller voir ailleurs. Le pizzaiolo en costard n'a même pas fait mine de la raccompagner vers la

sortie. Sait-il seulement que jadis on bloquait la rue Royale lorsque Mlle Kristel s'en allait dîner chez Maxim's ?

Il y a quelques semaines, Sylvia Kristel a reçu une invitation pour siéger dans le jury d'un festival de cinéma, chez elle, à Utrecht, sa ville natale. Ça l'a rendue joyeuse comme une gamine qui ramène une bonne note à la maison. Elle qui croyait que la Hollande, ce pays de marchands et de puritains, la prenait toujours pour le diable. Et puis, ce matin, dans son courrier, elle a trouvé une lettre des organisateurs

qui s'excusaient de la méprise, mais, non,
finalement, ce n'était pas la peine de
préparer sa valise, le nombre des jurés
avait été réduit, une autre fois, peut-être,
et merci de bien vouloir renvoyer son
billet...

Un crachin malingre tombe sur
Amsterdam. Sylvia Kristel marche dans le
crépuscule vers un autre restaurant italien
ou un traiteur chinois. Elle marche comme
si elle était étrangère aux épreuves, les
épaules tendues par un fil invisible, la tête
haute, de cette allure de danseuse que les

hommes, leurs oeillères et leurs hormones,
ont toujours prise pour un air de défi. Il
est trop tard pour leur expliquer que ce
n'était qu'un réflexe d'écolière, du temps
du pensionnat et des leçons de maintien de
soeur Marie-Immaculata. «Tenez-vous
droite, Kristel! Il faut régner. Vous le
sarez: on ne désire pas ce qui est à
terre.» Maintenant, elle sait.

L'auteur Emmanuelle Arsan



L'histoire commence vers 1957 quand Eric Losfeld reçoit en provenance de Bangkok un manuscrit assez volumineux intitulé *Emmanuelle*. Ce manuscrit comporte en fait le texte des deux livres qu'il va publier et qui seront connus sous les titres *Emmanuelle* et *L'Anti-vierge*. Losfeld était

un éditeur hors du commun, en avance sur son époque. Son catalogue offrait diverses rubriques: des textes surréalistes et fantastiques, des livres d'humour et de contestation, des albums de bandes dessinées et des écrits sur le cinéma. Anarchiste dans l'âme, il menait depuis longtemps un bras de fer avec les autorités et la censure, bien avant que paraisse Emmanuelle. Il étalait comme des médailles de gloire les interdictions dont le pouvoir affligeait ses publications. Le général de Gaulle n'avait rien du

"rebelle" que nos historiens construisent
aujourd'hui: partisan d'une société
d'ordre, il maniait avec vigueur contre ses
ennemis les articles de la constitution et
les lois qui réprimaient. Sous son règne est
renforcée la loi du 19 juillet 1949 "sur les
publications destinées à la jeunesse", mais
qui s'étend en fait à toutes les
publications, livres et journaux non
spécialement destinés aux enfants. La loi
de 1949 posait que certaines œuvres ne
pouvaient être vendues aux moins de 18
ans, ni ne pouvaient être exposées ou

affichées. En novembre 1958, une ordonnance déclare qu'est également interdite toute publicité concernant ces œuvres, sous quelque forme que ce soit. On instaure aussi le dépôt préalable obligatoire auprès du ministère de l'Intérieur. Le Journal officiel devient le seul lieu où est mentionnée l'existence des publications interdites. Celles-ci sont ainsi condamnées à l'oubli avant même d'avoir vu le jour. Losfeld était une des cibles du pouvoir. Il accumulait sur son entreprise les

condamnations et le texte de loi précise que lorsque trois publications, périodiques ou non, éditées en fait par le même éditeur, ont ou auront été frappées depuis l'entrée en vigueur de la loi du 16 juillet 1949 et au cours de douze mois consécutifs [...], aucune publication [...] du même éditeur ne pourra, durant une période de cinq ans courant du jour de l'insertion au Journal officiel du dernier arrêté d'interdiction, être mise en vente sans avoir été préalablement déposée, en triple exemplaire, au ministère de la

Justice". L'éditeur qui avait engagé de l'argent pour sortir le livre devait attendre plusieurs mois la réponse du pouvoir avant de mettre un seul livre en vente et pouvait se voir refuser toute diffusion. Editer le moindre texte devenait dès lors pour Losfeld et les quelques éditeurs qui ne baissaient pas la tête, une action très aléatoire.

Si la censure existe, le détournement de censure existe aussi heureusement.

Losfeld qui n'était pas né de la dernière pluie, jugea prudent de publier Emmanuelle

de manière anonyme et clandestine. Il fit même preuve de prudence financière en éditant d'abord la moitié du texte qui lui était parvenu. Il allait donner ainsi une forme au roman que son auteur considérait comme un tout: *A lui seul*", déclarait en 1968 Emmanuelle Arsan, le premier livre d'Emmanuelle n'a pas de sens. Il ne fait que présenter des personnages. C'est dans la deuxième partie seulement que ceux-ci accomplissent vraiment la 'mutation' dont ils sont capables et que la valeur de leur expérience peut être comprise". La

censure marquait ici son premier point, car il est probable que Losfeld aurait publié le manuscrit intégralement et non pas, le volume d'Emmanuelle suivi peu après de celui de L'Anti-vierge, s'il n'avait craint des poursuites et autres saisies.

Emmanuelle paraît donc en 1959
emmanuelle Edition originale 1959 (et non pas en 1962 comme l'indique le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France, ni en 1956 comme le dit Losfeld dans ses mémoires) la couverture ne porte ni le nom de l'auteur ni celui de l'éditeur. Livre

clandestin donc, mais d'une clandestinité

qui sait se jouer des censeurs. Losfeld

raconte:

« Le livre a eu un impact considérable. J'ai

eu - ce qui était très rare pour un livre

clandestin - énormément d'articles, tous

favorables. Les critiques n'ont pas joué le

petit jeu du parisianisme, c'est-à-dire

"être au courant ou faire semblant. Tout le

monde disait: "un livre qui ne porte pas de

nom d'éditeur - alors que c'était moi qui le

leur avais adressé, en leur précisant

surtout de ne pas mentionner mon nom,

car, à cette date-là, c'était la
correctionnelle "sans bavures". »

André Breton signale le roman en première
page de la revue *Arts*. André Pieyre de
Mandiargues va écrire un article
dithyrambique dans la *Nouvelle revue
française*, dans lequel il signale
l'originalité d'Emmanuelle Arsan par
rapport à ceux qui ont abordé ce thème de
l'érotisme: "Elle s'éloigne pareillement des
idées que nous expose souvent Georges
Bataille. Sa conception de l'érotisme est
optimiste, radieuse, rayonnante, à l'image

d'un édifice affirmant la gloire de
l'homme dégagé de la glèbe et des
servitudes anciennes. Emmanuelle est
reconnue d'emblée comme l'un des plus
grands livres érotiques du siècle. Un
classique du genre. Il faudra attendre
presque dix ans toutefois pour que le
roman passe de la forme "clandestine à la
forme officielle. C'est au premier
trimestre 1968 que le livre connaît sa
seconde édition, cette fois avec l'enseigne
de l'éditeur et le pseudonyme de l'auteur
sur la page de titre du livre, la couverture

restant toujours muette sur ces deux points. Bien que les mœurs aient connu depuis cette décennie une certaine libéralisation, la société n'en est pas moins toujours bloquée et le roman subit de nouveau l'attaque de la censure. De façon surprenante cette fois-ci, la critique fait la fine bouche et trouve le livre bien moins génial que quand il était clandestin. Françoise Giroud fait dans sa chronique de L'Express un article sur "la littérature pernicieuse, que Losfeld cite dans ses mémoires comme un bel exemple

d'ambiguïté et d'hypocrisie. Elle écrivait:

«Plus un livre est bon, plus il est dangereux; or je viens de lire un très bon livre d'une personne que je devine être très cultivée. On y trouve en exergue des phrases de Mallarmé, d'Eluard, de Bataille, d'Artaud. Ce livre est tout à fait bien écrit, sa philosophie est, bien sûr, à discuter, mais quelle intelligence! Je ne vous dirai ni quel est l'éditeur, ni quel est l'auteur. Je peux tout simplement vous dire que le livre est bleu et que l'éditeur a imprimé son nom sur la couverture. »

Eric Losfeld vit sa publication condamnée.

Son catalogue général de l'hiver 1968

porte un appel de note après l'indication

du roman, rangé dans la rubrique "Second

rayon: "Nous rappelons à MM. les libraires

que cet ouvrage, par arrêté du ministère

de l'intérieur, a fait l'objet des mesures

d'interdiction suivantes: proposition et

vente à des mineurs de dix-huit ans,

exposition, publicité par voie d'affiche.

Emmanuelle avait été gratifiée de la

"totale. Losfeld, toujours provocateur,

n'en annonçait pas moins, dans un encadré

juste en dessous, la sortie en octobre
1968 du second volume d'Emmanuelle:
L'Anti-vierge. Il publia encore deux autres
textes d'E. Arsan dans les mois qui vont
suivre: un Épitre à Paul VI (Lettre ouverte
au pape, sur la pilule) et les Nouvelles de
l'Erosphère. De ce dernier livre et des
deux tomes d'Emmanuelle, il écrit dans ses
mémoires:
«En fait, les trois volumes ont été
interdits, et ils ont déclenché le réflexe:
chaque parution ultérieure portant le label
Lوسفeld devenait automatiquement

suspecte. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi Régine Deforges et moi étions les seuls éditeurs à être particulièrement visés. J'y ai fait allusion plus haut, je pensais parfois qu'il existait un fonctionnaire, ni particulièrement zélé, ni particulièrement malin, peut-être successeur d'un autre fonctionnaire présentant les mêmes qualités négatives, en tout cas respectueux de la consigne, à qui quelqu'un avait dit: Vous aurez Losfeld à l'œil", et qui par paresse, dès qu'un livre sortait, l'interdisait plutôt que de le

feuilleter. Est-ce pour des motifs politiques, ou pour un motif plus absurde»

Losfeld date d'Emmanuelle la naissance de graves ennuis pour lui. La situation kafkaïenne que je viens de citer lui permettait en effet de poser la dernière question. L'éditeur n'est pas le seul concerné quand il y a censure. L'auteur est également tenu à la prudence vis-à-vis des autorités. Dans le cas qui nous occupe, cette prudence prit deux aspects: d'abord, elle le conduisit à publier anonymement son œuvre en 1959, puis à

utiliser le pseudonyme d'Emmanuelle Arsan par la suite et pour le reste de ses écrits. Ensuite, elle l'amena à apporter d'importants changements à son texte au fur et à mesure des éditions successives, celle de 1968 et celle de 1988, puisque Emmanuelle Arsan publia à cette date la "première version intégrale de son livre, sa version définitive.

Arrêtons-nous un instant sur la question du pseudonyme et de l'anonymat. C'est un sujet sensible pour l'auteur. Dans *Toute Emmanuelle*, il écrit notamment:

«A chacun sa schizophrénie! L'anonymat est la mienne. Je ne fais pas parade de mon horreur de la publicité comme d'une vertu: sachant qu'elle me singularise et m'isole au milieu d'une société où le boniment est une obligation morale, je la confesse comme une déviance. Déballer mon identité devant l'interviewer ou le photographe me fait souffrir comme la lumière fait mal aux yeux des albinos. Me vanter ou m'excuser de cette indisposition physique me semblerait toutefois aussi absurde que de tirer gloriole de la couleur

de mes cheveux. »

Genette a montré dans *Seuils* que toute œuvre littéraire s'ouvre par une mise en scène de son auteur, à travers son nom ou son absence sur la couverture ou la page de titre. E. Arsan n'échappe pas à ce phénomène, d'autant plus que le dévoilement de son identité s'est fait par étapes. Les couvertures et pages de titre des deux volumes de l'édition "clandestine" de 1959 ne révèlent aucun nom au lecteur, mais le nom d'Arsan est donné dans *L'Anti-vierge*, à la fin du chapitre 3, quand

Emmanuelle reproche à Mario de s'être vanté auprès de ses amis de l'avoir séduite: "La petite Arsan, vous savez, qui vient d'arriver de France?" (p. 66). Dans l'édition de 1969 où le nom d'Emmanuelle Arsan apparaît sur la page de titre, la phrase a changé et le nom a disparu: "La petite, vous savez, qui vient d'arriver de France (p. 60). Il y a ici un jeu évident entre l'identité de l'auteur et celle de l'héroïne: le caractère autobiographique du récit ne fait de doute pour personne. La couverture de *L'Anti-vierge*, en 1960, est

composée d'ailleurs de manière à souligner cet aspect: le nom d'Emmanuelle est placé en haut comme un nom d'auteur, alors que le titre est placé en caractères plus grands en bas. L'anonymat et le pseudonyme sont des moyens de contrer la censure et d'éviter les conséquences que pourrait entraîner la parution d'un livre érotique sur la carrière professionnelle de l'époux d'Emmanuelle Arsan, mais ils sont aussi une invitation proposée au lecteur pour aller plus loin que les apparences. Ils ont un caractère ludique. L'auteur joue à

cache-cache, offre des points d'appui et des repères à qui veut percer son identité et il est relayé même parfois par les intimes qui savent.

Certaines ont paru vers 1968 ou 1974 quand la grande presse a parlé de la sortie du roman ou du film. L'exemplaire de l'édition originale d'Emmanuelle que possède la Bibliothèque Nationale est accompagné d'une coupure de presse de l'hebdomadaire Minute (1er-7 février 1968), révélant qui est cette mystérieuse femme en même temps qu'elle annonce

avec quelque satisfaction les interdictions dont le livre fait les frais. Les quatrièmes de couverture ou les présentations de l'auteur dans les éditions de poche donnent aussi des renseignements et ce n'est un secret pour personne aujourd'hui de dire qu'Emmanuelle Arsan est d'origine thaïlandaise, qu'elle a vingt ans quand paraît son livre et qu'elle est l'épouse d'un diplomate français. L'édition Pocket parue en 2000 apprend même à son lecteur qu'elle a été comédienne aux côtés de Steve McQueen dans *La Canonnière du*

Yang-tsé. Diverses photographies et la participation d'Emmanuelle Arsan en tant qu'actrice au film *Laure* qu'elle réalise en 1975, permettent même de mettre un visage et un corps sur cet auteur.

Dès 1968, Losfeld n'avait pu résister au plaisir de lever le voile. Certes de façon subtile et réservée à quelques initiés. Dans le numéro 96 de la revue de cinéma *Positif* dont il était l'éditeur, il offrait une photo de la jeune femme et ce texte destiné à illustrer son véritable nom: *Marayat Andriane*. On l'aime à nu, elle est belle,

elle pratique l'art sans voile, en un mot c'est l'anti-vierge. Sa carrière est étrange. Née à Bangkok en 1940, elle est venue très vite s'installer en Europe. Elle épouse à l'âge de seize ans un diplomate français et va vivre dans les différents postes où il est nommé. C'est elle qui nous envoûte, plus que Candice Bergen dans La Canonnière du Yang-tsé de Robert Wise où elle fit ses débuts à l'écran. Elle n'en écrivit point, hélas, le scénario et ses jeux y restent somme toute fort innocents.



Elle était surasienne. A 20 ans, elle épousait un diplomate.

Ainsi était
l'auteur
d'« Emmanuelle »
à 20 ans, quand
elle écrit le livre
qui devait lui ap-
porter la fortune et
inspirer un film
à succès. Aujourd'hui,
elle a décidé de
mettre en scène sa der-
nière oeuvre : "Laure".



Emmanuelle, aujourd'hui, 32 ans.

La première et la dernière phrase, par leur ambiguïté, font allusion aux deux romans, mais le lecteur ordinaire de 1968 ne peut guère le comprendre, à moins qu'il n'ait remarqué dans *L'Anti-vierge* qui paraît quelques mois plus tard une phrase qui dit qu'on peut "reconnaître Emmanuelle en Marayat.

E. Arsan se fait même le complice de ces révélations quand paraît, en 1973, le roman de Théo Lésoualc'h: *Marayat* qui conte l'aventure largement autobiographique et fortement sexuelle que celui-ci a eue à

Bangkok avec elle . Elle rend compte du
livre dans le Magazine littéraire en
décembre 1973 dans un article qui
figurera dans L'Hypothèse d'Eros et qui
commence par ces mots:

«Le sujet est Théo Lesoualc'h. Le miroir
est Marayat. L'un et l'autre existent: j'ai
assisté à leur copulation. Je pourrais donc
en parler. Je ne le ferai pas. Il est utile de
connaître un songe; mais la réalité qu'un
autre a faite de ce songe, non. »

Cette singulière entrée en matière où la
spectatrice et l'actrice se dédoublent, est

reprise deux pages plus loin:

« Théo Lésoualc'h ne décrit rien ni ne
nomme personne, même quand il donne à
Marayat son vrai nom. Tout le texte
exprime ce jeu de la réalité et du songe et
prend ses distances avec les révélations:
l'aventure vécue par les deux amants et
contée de la manière la plus crue, est
avant tout poésie. Barde moderne, affirme
E. Arsan, Lésoualc'h remplit publiquement
aujourd'hui pour une hypothétique
multitude, le devoir de rêve solidaire,
appris au temps où 'la plus belle fille du

Siam' criait de plaisir et de tendresse
dans ses bras. »

Aucune connaissance de l'identité
d'Emmanuelle n'est donc possible. Les
initiales que contient Marayat (L.-J., le
Prince S.) ou celles qui figurent sous
l'épigraphe de la page 15 de L'Anti-vierge
(M.R.A.) sont sans doute transparentes à
qui connaît déjà les protagonistes des
romans, mais elles n'ont pas permis à ce
jour au public de percer le mystère dont
l'auteur a su s'entourer. Ce ne sont pas les
"révélations"" dont j'ai donné plus haut

quelques exemples qui ont levé le voile.

Emmanuelle Arsan est toujours inconnue

et sa dimension poétique intacte.

Tanguy L'Aminot (CNRS)



Le Premier

Réalisé par Just Jaeckin

Avec Alain Cuny, Sylvia Kristel, Marika

Green,

Interdit aux moins de 16 ans

Long-métrage français . Genre : Erotique

Durée : 01h30min Année de production :

1974

Synopsis : Emmanuelle, une jeune femme

aisée, rejoint son mari, un diplomate en

poste à Bangkok. Le trajet en avion

l'ennuie et la belle oisive s'offre à deux

passagers sans attendre l'atterrissage.

L'ennui persistant, Emmanuelle use sans ménagement de la totale liberté qu'entend lui laisser son mari, soucieux d'amener sa femme à plus d'abandon. Elle fait la rencontre de deux jeunes femmes, Marie-Ange et Bee, qui l'initient aux jeux de l'amour. Emmanuelle découvre donc le goût des très jeunes filles en fleur, puis les séductions du sadisme bien tempéré avec Bee, avant de confier à l'inénarrable Mario, professeur d'érotisme réputé en Thaïlande, le soin de lui faire parcourir toute la gamme des plaisirs. « Il faudrait

mettre le couple hors la loi » se répète en conclusion Emmanuelle.



Emmanuelle est un film érotique français réalisé par Just Jaeckin sur le scénario de Jean-Louis Richard d'après le roman éponyme d'Emmanuelle Arsan, mettant en

scène Sylvia Kristel dans le rôle-titre,
Alain Cuny et Marika Green. Distribué par
Parafrance Films, ce film est sorti le 26
juin 1974 en France. Il a donné lieu à une
série de films et de téléfilms mettant en
scène le même personnage.

Ce fut l'un des plus gros succès du cinéma
français, attirant dans les salles
françaises près de neuf millions de
spectateurs et plus de cinquante millions
dans le monde. Le succès fut tel qu'une
salle le programma à Paris pendant dix ans,
proposant en été un sous-titrage en

anglais pour les touristes. Ce succès initia durablement une série de films et téléfilms.



L'époque était à la libération des mœurs, mais le film érotique cherchait encore sa place entre une production de plus en plus

hard et un cinéma traditionnel qui jouait
avec la séduction.

Le producteur Yves Rousset-Rouard acquit
les droits d'un roman à succès
d'Emmanuelle Arsan, *Emmanuelle*, et en
proposa l'adaptation à un jeune
photographe de charme, Just Jaeckin.
Celui-ci n'avait qu'une expérience de la
photographie et de la publicité. Le casting
réunit une jeune actrice inconnue (et pour
cause puisqu'il s'agit d'un modèle
néerlandais dont c'est le deuxième film :
Sylvia Kristel) et un acteur de renom

(Alain Cuny qui connut son heure de gloire avec *Les Visiteurs du soir* de Marcel Carné).

Alain Cuny accepta d'endosser le rôle de Mario à condition que son nom ne soit au générique. Le succès du film parvenu, il se révolta à propos de son nom n'étant pas assez visible sur l'affiche.

La bande originale est due au chanteur Pierre Bachelet. celui-ci composera aussi, entre autres, la musique du film érotique *Gwendoline*.



Emmanuelle, entouré d'un parfum de scandale, provoqua un vaste débat en France sur la censure des œuvres érotiques. Le film aurait dû, selon la première commission de censure en avril 1974, subir de nombreuses coupes. Cependant, la mort la même année du

président de la République française,
Georges Pompidou, changea la donne. Un
nouveau secrétaire d'État à la Culture,
Michel Guy, fut nommé en remplacement
de Maurice Druon. Alors que ce dernier
était pour la répression, allant jusqu'à
l'interdiction et la censure, le nouveau
ministre est lui plus modéré et affirmera :
« Tous les films doivent pouvoir sortir
sans distinction. Je ne me reconnais pas le
droit d'interdire à des spectateurs
adultes la possibilité de voir les films
qu'ils désirent. En 1975, les gens

choisissent ce qu'ils veulent voir et je dois les laisser libres ». Suivant la promesse du candidat Valéry Giscard d'Estaing d'abolir la censure, il décide alors de ne plus systématiquement suivre la commission, permettant ainsi au film de sortir en salles au prix de quelques coupes, mineures selon le producteur. Il sera simplement interdit aux moins de 16 ans. La même aventure arrivera à sa suite, *Emmanuelle 2*.

Le film sort le 1er juin 1974 dans une combinaison importante (pour l'époque) de 18 salles, soit une capacité de 8 000

fauteuils sur la première semaine (à peu près l'équivalent de L'Arnaque ou du Retour du grand blond qui sortent la même année). Après une première journée à 15 100 spectateurs à Paris-périphérie, le film réalisa la deuxième meilleure semaine de l'année avec 126 530 entrées. La baisse des semaines suivantes fut minime (105 671, 110 199 et 104 501 entrées).

Au bout de huit semaines, le score était de 745 000 spectateurs Paris-périphérie.

À partir de fin 1975, la loi instituant le classement X va relancer le succès de la

production des films érotiques de luxe. En effet, privée de l'accès aux films X marqués d'infamie, une partie du public se retourne vers le film de charme.

Emmanuelle devient le symbole du cinéma érotique acceptable.

Précurseur, le film de Just Jaeckin devint l'objet d'un culte à travers le monde. Aux États-Unis, Emmanuelle fut classé X, puis ressortit dans une version expurgée la même année. En 1978, c'était le plus gros succès d'un film francophone sur le sol américain. Le Japon fut également conquis

(\$ 16 000 000 de recette).

En France, le succès se transforma en triomphe historique. Au bout de quatre ans, le score était de 2 500 000 d'entrées à Paris et de 7 350 000 sur la France.

Emmanuelle fut projeté pendant 553 semaines sur les Champs-Élysées (UGC Triomphe) ; les cars de Japonais s'y succédaient et les mineurs Français y accouraient dès qu'ils atteignaient leur majorité. Finalement, le film fut retiré en 1985 en ayant attiré 8 894 000 spectateurs en France. Le score sur Paris

intra-muros est éloquent : 2 788 000
spectateurs alors que la population
parisienne tourne autour de 2 000 000.
Des suites furent tournées avec toujours
Sylvia Kristel en femme qui se libère
(d'autres films essayèrent également de
surfer sur la vague). Le succès était
toujours là, du moins jusqu'au 4e épisode
(en 1984) qui marque la dernière
apparition de l'actrice hollandaise dans le
rôle qui la rendit célèbre :
Emmanuelle 2 (557 000 spectateurs sur
Paris-périphérie)

Good-bye, Emmanuelle (341 000

spectateurs)

Sylvia Kristel s'essaya au cinéma

traditionnel (comme Alice ou la dernière

fugue de Claude Chabrol en 1976) puis

disparut. Elle revint dans les années 1990

en guest-star dans une série TV qui

évoquait à nouveau les aventures érotiques

de l'héroïne d'Emmanuelle Arsan.

Quant à Just Jaeckin, il connut encore le

succès dans la même ligne avec Histoire

d'O ou Madame Claude. Il ne résista pas à

la disparition du genre et abandonna le

cinéma après l'échec de *Gwendoline* en 1984. Depuis la carrière d'Emmanuelle appartient à la télévision qui le diffuse régulièrement en deuxième partie de soirée. La version française à succès n'était cependant pas complète. La longue scène d'amour entre Emmanuelle et Bee avait été coupée. Elle est aujourd'hui généralement rétablie à la télévision. Just Jaeckin se vit confier l'année suivante l'adaptation d'un autre roman érotique célèbre, *Histoire d'O*, et se spécialisa sur le créneau des films

érotiques « haut de gamme », retrouvant Sylvia Kristel en 1981 pour une adaptation de *L'Amant de Lady Chatterley*.

Les fauteuils asiatiques en rotin à dossier plus ou moins larges vus dans le film, ont donné lieu à une gamme de produits commercialisés sous le nom de "fauteuil Emmanuelle". Si la première affiche du film représentait une pomme, les suivantes montrent Emmanuelle dans "le" célèbre fauteuil en rotin, en fait des fauteuils du même type mais différents.

LE DEUXIEME



Réalisé par : Francis Giacobetti, Francis

Leroi,

Avec : Sylvia Kristel, Umberto Orsini,

Frédéric Lagache, Catherine Rivet, Henry

Czarniak, Tom Clark, Marion Womble,

Florence L. Afuma, Claire Richard, Laura

Gemser...

Genre : Erotique

Pays : France

Durée : 1h30

Titre original :Emmanuelle 2

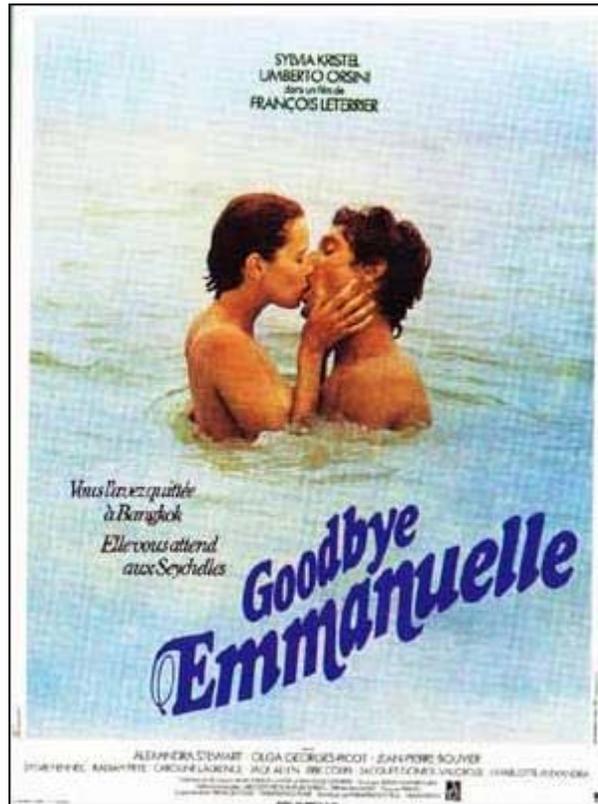
Synopsis : Séparée de son mari depuis deux mois, Emmanuelle embarque un bateau pour gagner Honk-Hong. Au fil du voyage, elle cumule les aventures en couchette. Sur place, là aussi, les rencontres battent leur plein. Avec Jean, qui se fait raser par Wong, une ravissante chinoise, un acupuncteur, et une fraîche jeune fille, Anna-Maria. Emmanuelle, que le devoir du plaisir ne rebute jamais, s'abandonne à elle, jusqu'à ce qu'un bel américain trouble la jolie Anna-Maria qui

va alors prendre le large.





LE TROISIEME



Réalisé par : François Leterrier

Avec : Sylvia Kristel, Umberto Orsini,

Jean-Pierre Bouvier, Alexandra Stewart,

Olga Georges-Picot, Charlotte Alexandra,

Caroline Laurence, Sylvie Fennec...

Genre : Erotique

Pays : France

Durée : 1h40

Titre original : *Good-bye, Emmanuelle*

Film de la Saga : *Emmanuelle*

Synopsis : *Emmanuelle est rendue aux*

Seychelles. Sur place, sous le soleil, la

libertine mène une vie très gaie. Mais

c'est sans compter les gros chagrins

sentimentaux, très noirs, qui pointent...

C'est Serge Gainsbourg qui signera la

musique du dernier opus.





BONUS

Mélodie d'amour chantait le cœur

d'Emmanuelle

Qui bat cœur à corps perdu

Mélodie d'amour chantait le corps

d'Emmanuelle

Qui vit corps à cœur déçu

Tu es encore

Presque une enfant

Tu n'as connu

Qu'un seul amant

Mais à vingt ans

Pour rester sage

L'amour étant

Trop long voyage

Mélodie d'amour chantait le cœur

d'Emmanuelle

Qui bat cœur à corps perdu

Mélodie d'amour chantait le corps

d'Emmanuelle

Qui vit corps à cœur déçu

L'amour à cœur

Tu l'as rêvé

L'amour à corps
Tu l'as trouvé
Tu es en somme
Devant les hommes
Comme un soupir
Sur leur désir

Tu es si belle
Emmanuelle
Cherche le cœur
Trouve les pleurs
Cherche toujours
Cherche plus loin

Viendra l'amour

Sur ton chemin

Mélodie d'amour chantait le cœur

d'Emmanuelle

Qui bat cœur à corps perdu

Mélodie d'amour chantait le corps

d'Emmanuelle

Qui vit corps à cœur déçu

L'amour d'aimer c'est de s'aimer d'amour,
Donner son corps au plaisir nuits et jours,
Mais chaque fois c'est ta voix que
j'entends
Et tu m'appelle Emmanuelle.

L'amour d'aimer c'est de s'aimer d'amour,
C'est en fantasme au lit du petit jour.
Mais quand je suis au point de non-retour
Ta voix m'appelle Emmanuelle.

Emmanuelle, Jean mon amour

Emmanuelle, s'aimer d'amour

C'est vivre libre mais vivre a deux et tout
se dire.

Emmanuelle, je te reviens

Emmanuelle, je t'appartiens

Tu sais m'attendre, tu sais me prendre.

L'amour d'aimer c'est de s'aimer d'amour,

C'est effacée de son cœur pour toujours.

La jalousie le mensonge et la peur

Emmanuelle, Emmanuelle...



FIN